

Exposés de Vincent Triest
lors de la session LVN « Face aux réalités économiques, alternatives
personnalistes et citoyennes »
Le Rocheton (Melun) 24-29 août 2006

Lundi 28

« De la critique de l'économie de marché, libérale et
capitaliste à la recherche d'alternatives, et d'utopies,
personnalistes et citoyennes »

La question qui est au cœur de notre débat sur les réalités économiques, vues en profondeur, sur nos alternatives et nos utopies, est celle de la conception de l'homme qui les sous-tend. Pierre Bourges nous l'a rappelé hier, en conclusion d'une discussion animée. J'y vois comme un appel à un nouveau départ, à un retour à l'essentiel. En quel homme croyons-nous ? Cette question nous concerne tous, dans tous les aspects de notre vie, donc aussi face aux réalités économiques. Le citoyen de base a pourtant tendance à développer un complexe, à faire preuve de timidité, devant le monument des théories économiques. Pour ma part, je ne crois pas que les experts et autres savants disposent du monopole de la parole autorisée, au nom de leur savoir. J'ai du respect pour celui-ci, mais il ne m'intimide pas, surtout quand il y va du sens d'une vie qui m'appartient.

Poser un regard critique sur les réalités

Pour garantir la rigueur des discussions, il est certes important de bien décrire les réalités économiques. Celles-ci ont été présentées par André Moulin, jeudi et vendredi. Pour ma part, je rappellerai que le problème de base de l'économie réside dans l'utilisation de ressources limitées pour satisfaire des besoins (et des désirs) qui sont censés être illimités, bien que par ailleurs, sous l'angle éthique, ce caractère non limité des besoins puisse être considéré comme littéralement « in-sensé ».

En pratiquant une coupe transversale dans l'économie, on peut en décrire l'organisation en termes d'ensembles incluant des sous-ensembles. Le tableau suivant décrit cette organisation, en distinguant les secteurs marchand et non marchand, les secteurs monétaires et non monétaires, ainsi que le secteur public, le secteur privé et le « tiers-secteur », ce dernier pouvant être défini comme l'émanation de la société civile.

L'équation économique : des moyens inférieurs aux besoins				
Le secteur marchand		Le secteur non marchand		
Principe : le fonctionnement repose sur le mécanisme des prix.		Principe : le fonctionnement repose sur d'autres mécanismes, souvent délibératifs.		
[utilisation généralisée de l'argent]			[Argent peu utilisé]	
[Contrôle privé]	[Contrôle public]		[Société civile - « tiers secteur »]	
Entreprises commerciales	Entreprises publiques	Administrations	Associations L. 1901	les familles, l'associatif de proximité, ...

Au bas du tableau, les flèches décrivent la pression qu'exerce le secteur commercial sur les autres secteurs, vers lesquels il tend à s'étendre sans cesse davantage. Au point qu'un concept nouveau est apparu ces dernières années, celui de la « société de marché ». Celle-ci serait marquée par la diffusion générale de la logique du marché (l'argent et le donnant-donnant) dans l'ensemble de la société.

Face à cette réalité qui nous concerne tous, il est évidemment fondamental de poser un regard critique sur les ressorts du système économique actuel. L'argent, avec son pouvoir de dépersonnalisation des relations, représente un des ressorts les plus puissants de l'économie de marché, libérale et capitaliste, depuis les origines. Mais l'occultation de ce pouvoir et l'oubli de l'histoire des idées économiques ne nous aident pas à comprendre la réalité des forces qui sont à l'oeuvre. L'histoire des idées économiques permet de dévoiler les conceptions anthropologiques qui sont à la base des théories. Il est clair que la conception de l'homme comme individu a joué un rôle déterminant dans ces théories, déjà au 18^e siècle avec A. Smith, jusqu'à aujourd'hui avec F.A. Hayek, le maître à penser du néo-libéralisme contemporain. L'évidence de leur commune inspiration éclate au grand jour lorsque ce dernier affirme :

« L'abstraction des règles de juste conduite atteint avec le marché un degré sans précédent. C'est cela même qui fait sa force d'attraction universelle, mais c'est cela aussi qui explique qu'il soit universellement haï. La morale primitive, celle du petit groupe ou de la tribu, est d'origine instinctuelle. Adaptée aux relations de face à face, elle est faite de solidarité ou d'altruisme. Or cette morale est toujours présente en nous, elle agit comme une force de rappel indésirable qui nous empêche de nous abandonner pleinement aux règles abstraites du marché. Nous apprenons avec celui-ci à faire le bien en ne nous souciant que de notre intérêt propre, sans voir ni savoir à qui nos actions sont utiles. L'amour du prochain - et corrélativement, l'hostilité à l'égard de l'étranger - sont des sentiments ataviques

que la civilisation nous impose de refouler. L'ordre étendu du marché n'est pas une "économie" - c'est-à-dire la gestion des ressources propres au domaine privé, au foyer, à l'*oikos* - mais une « catallaxie » - c'est-à-dire un système d'échanges qui transforme les ennemis en amis. Le marché crée des liens où l'affectivité n'a pas de place avec de lointains abstraits. »¹

Du regard critique sur les « réalités » aux alternatives et aux utopies

A la Vie Nouvelle, mouvement alternatif, personnaliste et citoyen, nous ne pouvons évidemment pas nous résoudre à cette vision libérale des soi-disant réalités du marché. Notre regard critique rejoint celui de Paul Ricoeur, peu suspect de « révolutionnarisme » romantique, lorsqu'il affirme à propos de la vertu de l'utopie :

« L'effet que produit la lecture d'une utopie est la remise en question de ce qui existe au présent : elle fait que le monde actuel paraît étrange. Nous sommes ordinairement tentés d'affirmer que nous pouvons pas mener une autre vie que celle que nous menons actuellement. Mais l'utopie introduit un sens du doute qui fait voler l'évidence en éclat... L'ordre qui était tenu pour allant de soi apparaît soudain étrange et contingent. Telle est la valeur essentielle des utopies. A une époque où tout est bloqué par des systèmes qui ont échoué mais qui ne peuvent être vaincus ... l'utopie est notre ressource. Elle peut être une échappatoire, mais elle est aussi l'arme de la critique. »²

Les différentes visions de l'homme et de la société entretiennent un rapport étroit avec l'utopie. Je reprendrai ici la typologie d'A. Leroux qui distingue trois visions³ qui fondent, dans les sciences humaines, notamment en sociologie, trois « méthodologies ». Au-delà des sciences, ces visions ont valeur de paradigmes (c'est-à-dire de conception du monde, de la société, de l'homme). Il s'agit de l'*individualisme méthodologique*, du *holisme méthodologique*⁴ et du *personnalisme méthodologique*. Selon l'individualisme méthodologique, les phénomènes sociaux résultent de l'agrégation des comportements individuels. C'est donc dans la compréhension de ces derniers qu'il faut chercher l'explication des faits sociaux. M. Weber est un représentant phare de ce courant. Pour le holisme méthodologique par contre, « les faits sociaux s'expliquent par les faits sociaux », selon la formule d'E. Durkheim, représentant éminent de l'École française de la sociologie. Enfin, le personnalisme méthodologique conjugue les deux approches précédentes. L'homme fait la société, la société fait les hommes. Il y a une interaction. Le sociologue allemand G. Simmel, largement évoqué auparavant à propos de ses travaux sur la philosophie de l'argent, peut être considéré comme la figure de proue de ce troisième courant.

¹ Jean-Pierre Dupuy, *Le sacrifice et l'envie, Le sacrifice et l'envie - Le libéralisme aux prises avec la justice sociale*, Paris, Calmann-Lévy, 1992, p. 263.

² Dans son livre *L'idéologie et l'Utopie*, citation extraite de *Insolente utopie*, par M. Legros et A. Lacroix, article publié dans *Philosophie*, magazine mensuel, n°1, avril-mai 2006, p. 46.

³ Alain LEROUX, *Retour à l'idéologie, Pour un humanisme de la personne*, Paris, P.U.F., 1995

⁴ Holisme vient du grec *Holos* qui signifie le « Tout ».

Dans la perspective de l'individualisme, l'utopie ne trouve guère de place. En effet, par définition, et selon son étymologie, un *in-dividu* est un être non divisé, sans altérité en lui. Il coïncide avec lui-même. Son Je est égal à lui-même. Il n'a pas besoin d'un Tu, d'un Nous, ou d'un Il, en face de lui pour exister. La « société de marché », dans laquelle nous serions, serait une société d'individus qui, en tant que tels, n'auraient nul besoin d'utopies. Au point qu'on pourrait parler depuis la fin du 20^e siècle de la « fin de l'histoire » (F. Fukuyama).

En revanche, dans la vision holiste, celle qui voit la société comme un « Tout » supérieur à ses parties, l'utopie foisonne. Platon (427-347 avt J.-C.) décrit une cité parfaite dirigée par un roi philosophe. A partir de la fin du Moyen-Âge, on assiste à une floraison d'utopies sociétales - et parfois avec des accents plutôt totalitaires, ce qui est l'inconvénient de la pensée holiste - avec Th. More (1478-1535), l'inventeur du mot « utopie », T. Campanella (1568-1639), B. de Fontenelle (1657-1757). Le 19^e siècle connaîtra des essais de mise en oeuvre avec ceux qu'on appelle les « socialistes utopiques » : J. Owen et sa cité baptisée *New Harmony*, ainsi que Ch. Fourier et ses *Phalanstères*.

La vision holiste de l'utopie a reçu un fameux coup avec l'effondrement du communisme. Au point qu'on se méfie plus que jamais de l'utopie en général et du risque de dérive totalitaire qui lui est associé. Mais c'est aussi ce qui nous bloque dans notre désir d'un autre monde. Pourtant, nous ne nous interdirons pas de rêver « l'autre chose, autrement » de l'économie. Du reste, ce n'est pas qu'un rêve, comme le rappelle cette belle expression de P. Eluard : « Il y a un autre monde, il est dans celui-ci ».

La question qui se pose au préalable est celle-ci : devons-nous pouvoir pour vouloir, ou à l'inverse, devons-nous vouloir pour pouvoir ? Permettez-moi de citer ici le philosophe allemand J.G. Fichte (1762-1814), dans sa critique des conservateurs qui reprochent aux révolutionnaires leur utopisme :

« Nos principes philosophiques, selon vous, ne sauraient passer dans la vie ; nos théories sont à la vérité irréfutables, mais elles ne sont pas *praticables*. - Vous ne les jugez sans doute ainsi qu'à condition que *tout reste comme il est actuellement* ; car autrement votre assertion serait beaucoup trop hardie. Mais qui donc vous a dit que les choses doivent demeurer ainsi ? Qui vous a donc loués pour raccommoier et bousiller comme vous le faites, pour ajuster ainsi de nouveaux morceaux à un vieux manteau déguenillé, pour faire cette lessive, sans mouiller la peau de personne ? Qui donc vous a assuré que de cette manière la machine ne tomberait tout à fait en pourriture, que les trous ne s'agrandiraient pas, que le nègre cesserait d'être un nègre ? Parce que vous avez fait des sottises, faut-il que nous portions l'âne ?

Mais vous *voulez* que tout reste sur l'ancien pied ; voilà pourquoi vous nous résistez et pourquoi vous vous écriez que nos principes sont inexécutables. Eh bien ! montrez du moins de la franchise et ne dites plus : Nous ne *pouvons*

exécuter vos principes ; mais dites seulement, comme vous le pensez : Nous ne voulons pas les exécuter. »⁵

L'utopie personaliste : la révolution par le bas Ou la transformation de l'ordre social liée à la transformation intérieure

Dans l'optique du personalisme, la révolution extérieure ne se conçoit pas et, surtout, ne se pratique pas sans révolution intérieure. « La révolution sociale, a écrit Ch. Péguy, sera morale ou elle ne sera pas. » De son côté, S.-Ch. Kolm affirme que « de toutes les révolutions - technique, économique, sociale, culturelle, etc. - celle de la conscience et du for intérieur est à la fois la base et le couronnement »⁶.

La révolution intérieure, c'est la conscience qui émerge en moi que le monde est à partager. Je n'en suis pas l'unique propriétaire. Cette conscience est celle de la responsabilité pour autrui qui surgit, comme un événement - et non comme le fruit d'un raisonnement ou d'un savoir - lors des rencontres que je fais, selon les hasards de la vie. La responsabilité vient de l'autre, du visage des autres. Elle est élective, alors que nous aurions plutôt tendance spontanément à développer nos relations sociales selon nos *affinités sélectives*, réservées à ceux qui nous ressemblent. Cette responsabilité devant l'autre que je n'ai pas choisi, dont le philosophe E. Lévinas a décrit le caractère infini, me confronte à la finitude de ma condition humaine. Je ne suis pas à la hauteur de mon humanité. « Humain » ne vient-il pas de *humus*, c'est-à-dire « humble » ? Je ne nais pas comme si j'étais un homme déjà achevé. Au contraire, toujours incomplet, à jamais marqué par la finitude, je tends à devenir un humain au long de ma vie, par les autres, au prix hélas de bien des dégringolades. L'humain en moi reste toujours une utopie, celle d'un « plus » qui m'habite comme un appel à l'*ex*-istence, un appel « à me délivrer de l'individu qui est en moi », comme disait E. Mounier. Je fais mienne ainsi la vision de Bl. Pascal, pour qui « l'homme passe l'homme, infiniment ». Tel est le sens profond, ouvert et pluraliste car non réservé au domaine religieux, de la spiritualité et de la transcendance, présents dans la personne.

Quant à la révolution extérieure, celle qui concerne la société, elle découle de la première, celle de notre for interne. C'est celle-ci qui la nourrit. Il ne s'agit pas uniquement d'un réarmement moral qui alimenterait nos utopies, cette énergie du *vouloir* qui fait que nous *pouvons*. En effet, comme anthropologie relationnelle, le (néo)personalisme conduit à reconsidérer les fondements de la raison, donc les bases du savoir et des sciences.

⁵ Johann Fichte, *Contributions pour rectifier le jugement du public sur la Révolution française*, Paris, éd. Payot, 1974, p. 102

⁶ Serge-Christophe Kolm, *La bonne économie - La réciprocité générale*, Paris, P.U.F., 1984, p. 244.

Relationalité et rationalité

A l'affirmation individualiste du « Je », nous n'opposerons pas le « Nous » des *communautariens*, trop fusionnel et oublieux de notre singularité, ni même le « Je-Tu » du personalisme du philosophe M. Buber, mais le « Je-Tu-Il » qui intègre le tiers dont nous sommes aussi responsables, selon l'optique d'E. Lévinas. Cette anthropologie relationnelle en structure ternaire⁷, qui articule la responsabilité dans le face-à-face avec celle due aux lointains, ainsi qu'aux générations futures, je propose de l'appeler la « relationalité ». Ce qui apparaît en premier sur le chemin de notre humanisation, ce n'est pas la raison, mais la relation à l'autre et la responsabilité. La r[el]ationalité (notez l'inclusion d'un mot dans l'autre) engendre (et donc précède) la rationalité, laquelle consiste à mettre le monde en partage, dans le dépassement de l'individualisme de l'être-pour-soi.

Cette anthropologie relationnelle développe ainsi une épistémologie, autrement dit un savoir sur les conditions du savoir. Les sciences sont concernées, toutes les sciences, et celle qui concerne l'économie l'est comme les autres. L'anthropologie personaliste nous permet ainsi de repenser la société dans toutes ses dimensions. Lorsque des raisonnements abstraits et désincarnés ignorent les vies humaines, lorsque leur logique formelle blesse l'humanité, c'est la raison authentique, la raison droite, celle du « raisonnable » qui va à l'opposé du rationalisme, qui est blessée.

Dans la sphère de l'économie, l'utopie personaliste est déjà à l'œuvre. Elle s'exprime dans la résistance à l'envahissement des logiques de « marchandisation ». En économie aussi, la rationalité n'est jamais quitte du respect de la « relationalité ». Un tel réencastrement de l'éthique dans l'économie va de pair avec la restauration du sens. C'est l'unique chemin qui s'offre pour cette science devienne enfin, comme elle le prétend, authentiquement « politique », et « humaine » tout simplement.

=====

⁷ Voir Joseph DUPONCHEELE, *L'Etre de l'Alliance*, Paris, Cerf, 1992. Cette anthropologie relationnelle en structure ternaire est développée dans mon livre *Plus est en l'homme, le personalisme vécu comme humanisme radical*, éditions PIE-Peter Lang, Bruxelles-Berne, 2000-2004 (4^e tirage), Site éditeur : <http://www.peterlang.net>